

Le refuge des sources.

Récit.

Automne 1978. Claude Roure.



*Le
Refuge
Des
Sources.
1978.
Claude
Roure.*

I

Vers le Villard.

Ce ne fut qu'après avoir dépassé le hameau de Péage de Vizille, au bout du mur du château qui dit être le berceau de la Révolution française, qu'il eût le sentiment d'échapper à la ville, et de pénétrer le domaine des montagnes.

Jusqu'en cet endroit le parcours -qu'il faisait chaque fois qu'il partait vers l'Oisans- l'avait conduit à traverser les banlieues sud de Grenoble, à longer des univers d'usines chimiques, à contourner Vizille par la longue courbe de la déviation, et à aller au bout de la courte plaine qui s'étrangle et se réduit en une vallée profonde et étroite, que la Romanche creuse.

Sa Ford 12M cabriolet beige attaqua à tours de roues tranquilles l'asphalte de la faible côte, surchauffée par cet après-midi du 13 juillet 1978.

Elle connaissait bien les paysages qu'elle frôlait.

Et Raoul saluait un à un des lieux familiers : des prairies d'herbe courte bordées d'aulnes de bouleaux et de trembles où des buissons s'éparpillaient, ou se penchaient sur la rivière dont les éclats d'écumes caressaient des roches luisantes, gros blocs ayant interrompus là les glissades qui les avaient descendus depuis les flancs du Taillefer.

Et puis les raides langues d'éboulis taillant un peu plus à chaque orage la forêt de mélèzes et ruinant les barres rocheuses, là-haut. Sur leurs cimes, on y voyait de petites touches de neige qui résistaient encore dans des coins d'ombre, malgré les courants d'air chauds qu'y insufflait le plein été.

Et, par-dessus tout ça, un ciel sans aucune souillure, sans la moindre vapeur qui annoncerait l'arrivée d'une météo chagrine.



C'est cet espoir de beau temps durable qui l'avait décidé.

Il avait sorti ses cartes de montagne, déplié celles montrant les chaînes de Belledonne, des Grandes Rousses, de l'Oisans. En examinant les crêtes et les vallons, les courbes de niveaux, les tracés des sentiers, il avait fait et refait en chambre des ballades immobiles, et touché de l'esprit mille et un sommets.

Il visita plusieurs fois chaque coin, hésitant, se décidant, cherchant encore.

Puis il délaissa les cimes aux noms connus.

Car il craignait d'aller se mélanger à de trop grandes caravanes de marcheurs attirés vers les pics en ce week-end de trois jours de la fête nationale du 14 juillet. Il chercha, au contraire, le petit nom, le sommet plus modeste, celui qu'il n'avait pas remarqué jusqu'alors.

Et, il trouva un petit "3000", un gros caillou baptisé Le Rochail ; un nom sans prétention, rustique, un diminutif presque, qui ne cherche pas à séduire autant que veulent le faire d'autres sommets comme les Aiguilles Rouges ou autre Dôme des Ecrins.

Mais, il vit que ses parages cachaient une cabane, appelée le Refuge des Sources, un nom évocateur, lui ; une invitation à venir le boire, le voir...

Et puis sur la carte, la route qu'il fallait suivre en auto pour atteindre le départ du sentier, dessinait un parcours audacieux pour se hisser vers le village du Villard Notre-Dame, en rasant des précipices, en se glissant dans des tunnels, en serpentant sur de fortes pentes ; un itinéraire dissuasif pour des conducteurs timides...

Ce sera donc là-haut qu'il grimpera.



Séchilienne, porte vers le Taillefer...
Livet, gavée de fumée des usines...
Gavet, livrée aux poussières d'aluminium...
Rioupéroux, itou...
...tous ces villages industriels ayant mis à profit la force
de la Romanche pour faire tourner roues et turbines d'usines

Enfin le bourg de Rochetaillé ouvre la plaine étale et
brumeuse comme souvent, où sur son bord, vit le Bourg-d'Oisans.

Ce jour là, on y vivait extra-ordinairement, car la "fête
nationale" déployait tricolores et lumignons, et préparait bal popu et
saucisse-frites.

Et surtout, on organisait le lendemain ; car les coureurs
de la "Grande Boucle" allaient attaquer la montée des virages vers
l'Alpe d'Huez. Alors on voyait, tracés à même l'asphalte ou sur des
banderoles, des noms à la gloire des forçats de la pédale : Thevenet,
Zoetemelk, etc.

Et tout au long des rues, des haut-parleurs crachaient
de l'accordéon.

Et Raoul trouva que cela s'agitait trop.

Au centre du bourg, il laissa la nationale 91 continuer
vers le cœur de l'Oisans ; il se glissa dans les ruelles plus étroites du
centre, celles qui conduisent vers l'église et le bout du petit village.

Alors, la route attaqua la pente en entrant dans la forêt.
Raide, étroite, tortueuse, parfois en larges boucles dans les sapins,
parfois en coudes serrés auprès des ravins, elle cherchait sa place
contre les flancs ravinés. Le macadam dégradé indiquait qu'il avait
du mal à résister aux effets des orages d'été, et à ceux des gels et
dégels de l'hiver.

La modeste route grignotait les falaises pour s'y encastrer ; et quand celle-ci ne savait plus la supporter, elle s'enfilait dans des tunnels.

Elle grimpeait ainsi hardiment, dominant de plus en plus la plaine de la Romanche et du Vénéon. Elle s'offrait bien rarement le luxe d'un parapet. Il y avait peu d'endroit pour croiser des véhicules ou pour s'arrêter un instant à contempler le paysage qui se déployait de plus en plus largement.

Puis, la modeste départementale s'assagit. Elle monta plus décontractée, ondulant plus sagement dans la forêt et traversant des clairières où le soleil d'après-midi se glissait.

Un hameau, Le Creux, s'était installé sur un replat.

Quelques virages encore, dominant une gorge, et, enfin, apparut le modeste village de Villard Notre-Dame.



Bien bâti sur le flanc sud d'une croupe le protégeant des vents, étagé au soleil ses simples et vieilles maisons à l'harmonie à peine rompue par quelques constructions plus jeunes, le village alpin montrait qu'il savait se préserver, de la ruine et aussi de l'agression dont d'autres ne savent ou ne veulent pas se préserver.

Lorsqu'il eut arrêté son auto près de la fontaine et qu'il eut fait quelques pas, il put échanger un bonjour avec quelques gens.

Il y avait des enfants et leurs parents, visiblement des citadins en vacances ici ; ils étaient revenus vers les maisons et les pauvres terres de leurs aïeux.

Il resta un moment sur cette place, voulant se laisser gagner par les sensations qu'offraient les lieux ; puis il fit quelques pas tranquilles pour connaître un peu de chaque maison.



La lumière du jour commençait à décliner ; elle palissait et virait du jaune vers le bleu sombre.

Les ombres gagnaient, annonçant la nuit.

Il chercha alors un coin de nature hospitalier, pour y caler son sac de couchage. L'absence de vent, l'atmosphère légère, le ciel pur, l'incitèrent à monter vers la colline dominant le village, où se tient une croix. Il grimpa dans les herbes hautes, où sous ses pas sautaient des criquets.

Dans la pénombre il trouva un petit bosquet de quelques pins qui, entre leurs pieds, offraient une sorte de creux garni de fougères ; il s'y installa, et s'y sentit bien.

Les narines flattées par l'air encore chaud qu'exhalait la prairie, les yeux scrutant les étoiles qui commençaient à s'allumer, il rêva, dans les derniers sons d'une journée consumée où se croisaient le claquement du volet que l'on tire et le dernier chien aboyant à la lune.

Et la lune presque pleine, dissimulait à peine sa lueur cendrée à travers la dentelle des arbres, et doucement s'élevait pour surveiller les songes et garder le sommeil...





Villard Notre Dame au début du XXème siècle.

II

Le sentier des sources.

L'aurore, fraîche de rosée, le surprit. Ses paupières s'entrouvrirent à la lumière renaissante :

*"C'est un calme matin, un clair matin d'automne,
étirant lentement de fins lambeaux de brumes
sur le val engourdi, où le ruisseau frissonne.*

*Au village, encor' clôt, quelques foyers s'allument ;
d'un carillon, discret, l'heure doucement sonne,
flottant sur les près givrés où l'herbe fume.*

*Deux corbeaux tranquilles, quittent leur bosquet sombre
et volent vers l'ourlet ondulant des collines
où l'aube bleue gomme des restes de pénombre.*

*Puis, un rayon de soleil, par un creux, s'engage,
anime la forêt de son onde dorée,
et vient glisser sa caresse
sur son visage..."*

Il se laissa faire un moment, voulant consommer avec lenteur ces heures rares, goûter chaque détail, vivant tranquillement l'éveil de toute nature.

Sur les près, l'herbe se libérait des perles de rosée ; et cette fine haleine s'élevait sur les pentes et s'envolait dans le ciel clair pour s'y évaporer. Et, sous son bleu encore pâle, les neiges, là-haut, envoyaient leurs éclats glacés, et appelaient déjà à être rejointes.



Café vite chauffé et avalé, du pain d'épice ; sac fait.

Alors, les semelles Vibram ne tardèrent pas à s'agiter.

Elles frottèrent d'abord quelques centaines de mètres de bitume, descendant sous le village jusqu'au virage en lacet, d'où commence le sentier qui grimpe vers le refuge de Sources et le cirque du Rochail.

Le sentier descendit un peu pour franchir un discret ruisseau, puis regrimba à travers une dernière langue de forêt. A son orée, il croisa une ruine ; puis il courut sur la terre beige du flanc d'une forte pente, parvenant à peine à se maintenir à travers des roches toutes érodées par des ravines.

Une source, la première, coulait de la falaise.

En gagnant le fil du vallon qu'il allait remonter, délaissant la direction de Côte Belle, la sente commença à hésiter, cherchant son passage entre de gros blocs.

Il taillait parfois son étroite ligne dans les pans d'éboulis, ou montait plus haut sur la pente pour éviter les chaos occupant les abords du ruisseau.

Ailleurs, un replat gazonné accueillait des genévriers et des rhododendrons ; de petits bouleaux offraient un peu d'ombre fugace.

Le soleil du matin, encore jeune, était cependant déjà ardent.

Dans des creux à l'ombre, tournés vers le Nord, des virgules de vieille neige ponctuaient l'espace minéral et annonçaient, sentinelles avancées, les premiers névés que l'on trouverait plus haut, vestiges d'une saison hivernale aux dernières chutes de neige exceptionnellement tardives et abondantes. Ils descendaient très bas, bien en dessous des quelques deux mille trois cents mètres où s'est installé le refuge.

Lui, on l'apercevait déjà, bien dans l'axe du vallon des Clapières, calé sur le fil de la croupe de la moraine qui fend le cercle des sommets du Rochail et de ses petites cimes voisines.

Posé là, il savait échapper aux avalanches du printemps.

Mais pour l'atteindre, il y avait encore une petite heure depuis le promontoire où Raoul était parvenu maintenant, et où il s'était assis pour grignoter un biscuit.

Le sentier partait à droite, pour grimper et rejoindre un balcon entre deux barres rocheuses. En se retournant, on voyait aussi le chemin déjà parcouru, si bien que quasiment l'ensemble du sentier était visible : personne qui suive, personne devant. La solitude et le silence semblaient être les seuls habitants.

Mais, en montagne, l'immobile n'est qu'illusion. Là bas, une marmotte cria et courut sur la pente ; plus haut des chamois jouaient sur les rochers de l'Aiguille du Midi ; et des chocards piaillaient sur les éboulis, tournoyant bientôt tout près de Raoul, espérant récolter quelques miettes qu'il leur laisserait.

Et puis soudain, vraiment inattendu, un grondement naquit dans le vallon, s'amplifia, gonfla jusqu'à envahir l'air ; et un avion, un petit monoplane, sauta la crête et vira pour s'aligner sur le vallon.

Il volait très bas, très près des rochers ; il engagea un virage serré dans la largeur du val, accomplit un tour complet, passant ainsi deux fois à l'aplomb du promeneur solitaire ; sous ses ailes blanches, il portait de courts patins de ski.

Puis il disparut, masqué par un promontoire, et son ronflement, qui raisonna encore un instant, s'éteignit bien vite.

Alors toutes choses furent à nouveau ce qu'elles étaient une minute plus tôt : le ruisseau chanta sa chanson claire, la brise caressa les feuillages, les chocards reprirent leur place dans l'air apaisé.

Et Raoul reprit son chemin.

L'heure de midi le rencontra alors qu'il n'était plus qu'à trois cents mètres à peine de la cabane.

Elle était là, après le ruisseau, minuscule avec ses quatre murs de pierres sèches et ses deux pans de toiture de tôle. Cette taille modeste confirmait que le lieu devait être peu fréquenté.

Pourtant, la porte était ouverte. Et, quand il se fut rapproché encore, il perçut des sons, naissant dans la maisonnette : une voix, une autre, trois ou quatre.

Il monta les derniers mètres le séparant encore du palier du refuge. Il laissa son sac à dos contre un petit banc de bois appuyé contre la façade ; et il s'arrêta sur le seuil de la porte.

Il apparut ainsi, à ceux qui étaient là, en contre-jour dans l'embrasure. Il se turent, surpris. Il les salua. Ils lui répondirent. Puis, pour ne pas boucher plus longtemps la porte qui constituait la seule ouverture laissant pénétrer la lumière, il fit encore deux pas.

"Vous voulez un pastis ?",
s'entendit-il demander, sans autre préliminaire.



photo : <http://montagne.a.vaches.free.fr/>

III

La cabane.

Il eut été mal venu de ne pas accepter cette proposition d'absinthe...

Pas pour le goût de l'anisette, mais surtout parce que cette proposition-là devait être perçue comme un message de bienvenue, une acceptation de sa présence imprévue (quoi que...)

Celui qui avait fait cette offre et qui le servait maintenant, était un homme d'une trentaine d'années. Son visage était amical, aux traits bien dessinés, son sourire calme ; et sa posture droite exprimait l'assurance et la paix.

A coté de Raoul, maintenant assis à la table, se tenait un jeune garçon, qui devait avoir dix ans.

Le premier homme, son père, l'appelait Eric.

Et deux autres hommes étaient là, aussi, d'âges plus mûrs, entre cinquante et soixante.

Ces quatre là semblaient bien se connaître.

Le visage de l'un des plus âgés attira particulièrement l'attention de Raoul ; car il lui semblait qu'il ne lui était pas inconnu... Visage un peu sec, crâne chauve et nez aquilin ; une stature qui exprimait un caractère volontaire.

L'intonation de sa voix forte indiquait l'homme d'action.

Raoul ne l'avait-il pas déjà rencontré... ?

Où... ?

Il ne retrouva pas pour l'instant la réponse dans sa mémoire.

Il sirota son petit jaune, mais tout seul car les autres en étaient à la fin du repas, et donc plutôt au digestif.

Sur la table, l'abondance et la diversité des victuailles étaient inhabituelles en de tels lieux : gros jambons entiers et cochonnailles, nombreuses bouteilles de vins rouges de qualité et apéritifs ; d'autres fioles diverses ; de grosses miches de pain et des tartes entières... Il fallait de gros sacs et bien du courage ou de grosses envies pour monter tout ça depuis le village !

Raoul s'étonna de vive voix sur tant de choses, si encombrantes et lourdes à monter...

"C'est Giraud qui a monté tout ça dans son avion..."
lui répondit-on.

Giraud ! Henri Giraud !

Voilà le nom qu'il fallait placer sur le visage de l'homme assis en face. Henri Giraud, "LE" pilote des montagnes !

Raoul en avait fait une de ses références en matière de grande peinture de l'aviation.

Depuis longtemps, depuis l'époque où il était tout petit garçon, il dévorait les articles sur l'aviation dans les revues Spirou et Tintin, et aussi dans les livres qu'il empruntait à la "bibliothèque pour tous" de Valence. Il avait lu tout "Saint Ex."

Il construisait des maquettes de balsa, partant de photos découpées ou recopiées.

Et puis aussi, souvent le jeudi, il prenait son vélo pour monter sur le plateau au-dessus de Valence, du côté de Chabeuil. Il allait contempler les petits coucous du terrain d'aviation, qu'on appelait "La Trésorerie".

Là, on le connaissait bien ; on le laissait entrer dans le hangar, où il inspectait le biplan Stampe tout gris, et le vieux Piper réformé de l'armée, datant de la dernière guerre.

Il caressait les ailes entoilées des Jodels ; dehors, parfois, il voyait évoluer l'hélico vert, "l'Alouette II" de la base militaire de l' A.L.A.T.

Un jour, un DC3 avait atterri, pour venir charger des pêches de la vallée de l'Eyrieux et pour les emporter vers l'Angleterre.

On l'avait embauché pour hisser les caisses de fruits dans la carlingue ; pour salaire, il avait eu le droit de s'installer dans le poste de pilotage ; il avait fait des photos avec l'appareil "6x9 petits trous" que lui avait donné Geneviève, la plus grande de ses sœurs, et qu'il avait, par une heureuse prémonition, apporté ce jour-là.

Raoul connaissait les exploits de cet Henri Giraud :

Il était le digne héritier de Hermann Geiger, ce pionnier suisse du vol de montagne qui avait prédit que son élève dépasserait le maître. Ce qui advint vite.

Giraud avait posé maintes fois son avion en montagne sur des glaciers pour aller sauver les vies d'alpinistes en détresse. Il avait même atterri, ou plutôt "aneigi", avec son Choucas sur le sommet du Mont Blanc le 23 juin 1960 ; il fut le seul, puisqu'on interdit de le refaire...

Et auparavant, au cours de l'été 1957, il avait posé son avion sur le sommet du Mont Aiguille, sommet légendaire du Trièves, en forme de tour verticale sur tout le tour.

L'escaladant au préalable avec des amis, il y avait aménagé une piste sommaire, qu'il baptisa "altiport Antoine de la Ville", en référence à celui qui en 1492, avait réalisé l'ascension du "Mons Inaccessibilis", exploit que le milieu montagnard s'accorde à considérer comme étant la première ascension d'une montagne, juste pour aller voir ce qu'il y avait au sommet, la première "conquête de l'inutile" en quelque sorte.

Giraud avait réalisé des centaines de fois ce genre d'exercices en montagne, le plus souvent sur la neige, avec des patins fixés sous un "Super Piper."



Aujourd'hui, justement, il avait posé son avion, son Jodel D140 Abeille cette fois, surnommé "Papa Tango," parce qu'immatriculé F-BOPT, un peu plus haut que la cabane des Sources, sur le petit glacier qui s'étale sous les pentes nord du Rochail.

Il était parti de l'altiport de l'Alpe d'Huez, "son" altiport, celui de "l'aéroclub de l'Oisans." Il redescendrait tout à l'heure sur le Villard, pour embarquer quelques touristes désirant s'offrir des frissons lors d'une partie de rase-montagne.

Et c'était bien sûr cet oiseau mécanique qui avait surpris la quiétude du vallon et survolé une heure plus tôt le sentier des sources.

"Je vous avais repéré..."

...lui dit Giraud.

Les locataires de la cabane n'avaient donc pas été surpris de le voir arriver...



Ces premiers échanges tissèrent des liens.

Raoul fut jaugé, adopté et admis dans le cercle.

Les amis purent alors en confiance reprendre les conversations qui les animaient avant l'arrivée de l'étranger ; l'arrivée aurait pu être inopportune et briser la tranquillité, mais l'inconnu fut jugé digne de les entendre.

Les voix fortes se relayaient, s'entrechoquaient ; elles échangeaient des souvenirs passionnés, témoins des vies bien remplies de ces deux hommes d'âge mûr.

Le second, justement, déclina son identité :

Il s'appelait Clément Brun ; il était le propriétaire de "l'Ours Brun", le bistrot-hôtel du Villard Notre-Dame, bâti sur la place...

"Celui où vous avez dû passer pour prendre la clef de la cabane avant de monter !?"

précisa-t-il, avec un ton rehaussé sur la fin par une petite pointe interrogative...

L'étranger lui avoua qu'il n'y était pas passé, qu'il n'y avait pas songé, qu'il n'avait même pas réfléchi qu'il fallait le faire ; pourtant, la carte IGN indique bien : "Refuge Communal des Sources." Donc il fallait demander...

La cabane n'était, en effet propriété ni du "CAF" ni de la "STD", les deux clubs qui ont construit beaucoup des refuges par ici en Oisans. Cette maisonnette-là était celle du village, construite, aménagée et entretenue par ses habitants ; en quelque sorte, elle était la résidence secondaire de la communauté, surtout utilisée par les chasseurs de chamois, ou pour des jours particuliers, comme ceux de la fête du 14 juillet, ou une tradition obligeait à monter.

On lui dit que, autrefois, elle restait ouverte ; il n'y avait pas de verrou. Mais, hélas, des gens de passage, indéliçats, n'avaient pas respecté ces lieux. Alors, il avait fallu se résoudre à en contrôler l'accès.

Pour le coup, on échangea quelques considérations amères sur l'évolution de la mentalité de certains randonneurs. Trop nombreux peut-être ; mal éduqués, plus anonymes qu'auparavant...

Les deux anciens parlèrent de cet "autrefois", des temps "d'avant", d'avant la guerre... En ces temps, les "touristes" fréquentaient déjà nombreux les montagnes ; et l'on bâtissait de grands refuges. Mais l'amélioration des routes d'accès, la généralisation de l'automobile, l'élévation du niveau de vie, la construction de refuges-hôtel à faible altitude, semblent avoir attiré en montagne de trop nombreux nouveaux adeptes, des citadins

considérant la montagne comme un terrain de jeu, leur lieu d'ébats ordinaires, libre d'accès.

On parla de ceux qui montaient en refuge seulement pour la journée, ou pour la nuit, mais sans aller plus haut ; la raison d'être d'origine de ces cabanes se trouvant détournée.

Raoul lui-même cita le cas de ce groupe de touristes -ils étaient soixante- qui téléphona au refuge des Evettes, en Vanoise, pour informer de leur arrivée. On leur dit qu'il n'y avait, ici que soixante-quatre couchettes, et qu'elles étaient presque toutes déjà occupées, et qu'une telle arrivée en masse en refuge était contraire à la logique, impensable...

Pourtant, on les vit, plusieurs heures après, monter quand même, alors que, justement, les trois-quarts du groupe n'iraient pas plus haut, n'utilisant le refuge que comme un banal hôtel...

On donna d'autres exemples ; on parla des détritiques entassés, des bouteilles et des papiers abandonnés sur les sentiers ; des parquets et lambris arrachés pour alimenter le feu, du crin des paillasses pour l'allumer.

Ici, à la Cabane des Sources, les co-propriétaires se sentaient un peu envahis et trahis par les urbains ; oui, mais... ces gens des villes étaient aussi leurs clients, ceux de l'hôtel de Clément Brun, et ceux de l'avion de Henri Giraud...

Alors...

Et puis, on donna des contre-exemples, de témoignage sur des lieux bien respectés, qui, finalement, semblaient être plus nombreux que ceux qui étaient dégradés... Et puis quelques papiers gras épars ne transformaient pas, tout de même la montagne en champs de poubelles !

On trouvait même que le mouvement de la "barbarisation" des mœurs semblait être stoppé ; et même qu'une prise de conscience nouvelle semblait s'instaurer... On mit cela sur le compte d'un mot nouvellement à la mode, "écologie".

Finalement, le bilan de la conversation sur le sujet fut plutôt positif ; l'espoir que tout irait encore mieux demain finit par l'emporter... Cette note d'optimisme fit que l'ambiance resta chaleureuse et joyeuse entre les compères de ces instants. Cela valait mieux, aussi, pour l'éducation du garçonnet, qui écoutait les "vieux" parler de cette société qu'il apprenait lui à connaître et aurait à vivre.

Les hôtes des Sources échangeaient ainsi ces propos de bon entendement.

Un tissu convivial se tissait.

Les petits verres et les plus grands valsaient de goulots en lèvres, fort allègrement.

Dans cette ambiance de partage, privilégiée et complice, les bons souvenirs, ceux qu'on aime raconter en confiance et en confiance, se succédaient.

Clément Brun osa caser une anecdote flatteuse pour lui :

"Un jour, il n'y a que quelques années, je suis monté ici, à la cabane des Sources, pour l'approvisionnement, depuis le Villard.

"Dans mon sac à dos, j'avais mis deux bouteilles de Pastis, et trois autres de vin ; donc, avec le verre et le liquide, ça faisait déjà bien dans les sept kilos et demi, sans compter le sac.

"Et, sur la tête je portais une bouteille de butane, pleine, bien sûr... ! ce qui faisait trente-cinq kilos de plus !

"Eh bien, savez-vous que je ne l'ai pas posée une seule fois de toute la montée ; et, il y a plus de sept cents mètres !

"Parfois, simplement, je soufflais un instant, en restant debout le dos appuyé contre le rocher, mais en gardant la bouteille sur la tête, sans jamais la poser !

Pour affirmer ses dires, il levait son index tout droit, rehaussant ses sourcils, comme pour se donner un regard plus affirmatif et pour mieux le plonger dans les nôtres. Même, il se dressa pour mimer la scène, levant les bras par-dessus la tête,

agrippant une bouteille de gaz imaginaire mais que chacun voyait clairement... Puis, il poursuivit son histoire :

"Pendant que je montais ainsi, sous ma charge, et sous le soleil, deux jeunes du pays, passant à l' "Ours Brun", apprirent de ma femme que j'étais en train de monter tout seul avec cet équipement.

"Il se dirent alors : "Allons l'aider."

"C'est pour quoi, lors d'une de mes courtes haltes, et qui fut la dernière, et me retournant vers la vallée, je les aperçus en contrebas, qui montaient vers moi. Ils devaient être environ à vingt minutes.

"Aussitôt, je repartis, et à bonne allure afin qu'ils ne me rattrapent point ; j'y mettais un point d'honneur !

"Tout en montant, j'imaginai ce qu'ils devaient être en train de se dire, en me voyant ainsi, toujours bien devant ; quelque chose, sans doute comme : "Eh bien, dis donc, le Vieux, il grimpe bien ; avec tout ce qu'il porte, pourtant !

"De fait, c'est à peu près ce qu'ils me dirent lorsqu'ils m'eurent rejoint, mais juste à la porte de la cabane !"

Il termina ainsi son histoire, et se tut, sur l'évocation de ce compliment admiratif, qui était aussi une invitation, pour ces auditeurs de maintenant, à confirmer ces louanges.

Il les attendait, se recalant contre le dossier du banc, ayant aux lèvres un sourire modeste et fier.

"C'était de la folie !

commenta Giraud, mais amicalement, avec un ton et un regard qui voulaient plutôt dire :

"Il faut avoir une volonté plus forte que la raison raisonnable pour accomplir de tels actes."

Un moment de silence s'installa, comme pour méditer et consommer cette performance humaine ; en même temps que

l'admiration qu'elle était sensée susciter, elle ajoutait encore au bonheur du moment, au bonheur d'être homme, humain, d'exister avec plénitude, hors du commun, exceptionnellement.

Ce fut Giraud qui trouva la formule pour exprimer la grandeur des moments que les complices de la cabane partageaient depuis quelques heures :

"Eh bien, nous, ici, on est plus heureux que Giscard qui est en train de s'emmerder sur les Champs Elysées, sur les gradins, à regarder passer le défilé du 14 juillet !

Chacun approuva.

Et chacun sentit encore gonfler le privilège qui lui était donné d'être plus heureux que le Président de la République...

Le temps coulait donc, limpide.

Tout était bien : le sentiment d'être ; l'asile frais et la pénombre idéale du refuge ; la communion des sentiments.



Mais soudain, le pilote des glaciers pris conscience de l'heure ; il regarda sa montre et annonça qu'il était temps pour lui, de redescendre au Villard Notre-Dame, pour honorer les engagements qu'il avait contractés avec quelques gens, pour les emmener survoler les montagnes.

Mais, il était convenu qu'il reviendrait le lendemain, avant midi, et qu'il amènerait avec lui Monsieur Rajon, de l'Alpe d'Huez.

Tous laissèrent donc la cabane, pour monter vers l'avion posé sur le glacier ; car le pilote avait besoin d'aide, pour positionner son zinc et le lancer dans la pente neigeuse.

Le groupe contourna le refuge ; il s'engagea sur le sentier courant sur le fil de la moraine de la rive droite descendant du Rochail.

Ce ne fut que lorsqu'ils eurent franchi un ressaut que Raoul découvrit le petit avion blanc à bandes rouges, attendant tout là-haut, au fond du cirque, dominé par les raides ressauts rocheux qui descendent du sommet.

Sur le glacier, plutôt un grand névé permanent, la neige ramollie par le soleil s'enfonçait sous les pas ; il fallait rechercher les plaques plus gelées, ou bien marcher sur les affleurements de roches.

Il fallut monter encore plus de deux cents mètres ; à peine plus de dix minutes pour ces hommes qui se stimulaient les uns les autres. Même le petit Eric suivait.

Le petit zinc maintenant était tout proche ; calé en travers de la pente, au bout de la trace ascendante qu'il avait dessinée en se posant, il attendait son pilote.

Giraud expliqua la manœuvre : il faudrait faire pivoter l'avion quasiment sur place, et faire pointer rapidement le nez et l'hélice vers le bas de la pente.

La pente était assez large et semblait régulière ; mais elle était forte et bien courte : environ trente pour cent et moins de trois cents mètres de longueur. Heureusement tout en bas, il y avait une bosse idéale pour donner à l'avion une pichenette qui l'aiderait à quitter la neige, alors qu'il aurait atteint assez de vitesse -environ cinquante nœuds- pour s'appuyer sur l'air sans risque de repiquer vers le sol. Un altiport naturel parfait, paraît-il ; mais uniquement réservé aux meilleurs des pilotes.

Mais il fallait, malgré cette situation exemplaire, ne pas rater le tout début de la manœuvre, celui où l'appareil quitterait sa situation immobile pour amorcer sa glissade. Car, si au moment où la traction de l'hélice parviendra à vaincre la résistance de la neige molle dans laquelle les patins étaient quelque peu enfoncés, on ne l'aidait pas à accomplir le quart de tour vers le bas, l'avion risquait

de glisser latéralement, de devenir incontrôlable, de pivoter d'un coté inapproprié, de se replanter dans la neige, et même de capoter. Il n'y aurait pas deux chances !

C'est pourquoi Giraud distribua les rôles, tous indispensables : à Clément Brun, il confia la tâche de tirer sur l'aile droite, celle qui penchait pour l'instant vers l'aval ; au père d'Eric, il demanda de pousser sur l'autre pour la jeter vers le bas ; et à Raoul, il demanda de soulever la queue de l'appareil, pour dégager le patin, et de courir en arc de cercle pour accompagner les premiers mètres de la course d'élan.

"Quand je ferais ça ...

(il posa la main gauche sur sa casquette verte),

vous lâcherez tous ensemble ; ni avant, et ni après !

Chacun se mit à son poste, attentif et prêt à assumer le rôle que le grand pilote lui avait attribué.

Pour chacun des trois assistants de l'illustre pilote, savoir que le succès de l'opération qui allait être accomplie par le maître dépendait un peu de lui, que tous les gestes seraient indispensables, était un privilège ; chacun était fier de servir de catapulte au héros des airs ! Les libations consenties dans la cabane, non encore totalement évaporées malgré l'ascension jusqu'ici, magnifiaient le sentiment d'être si important.

Les dernières poignées de mains furent échangées.

La promesse du lendemain fut renouvelée.

Puis, Giraud grimpa sur l'aile, fit glisser la verrière de plexiglas. Il fit le check-up d'usage, vérifiant le fonctionnement des volets, ailerons d'aile et gouverne de queue. Il descendit à fond les volets pour augmenter au mieux la portance des ailes. Il tira ou poussa quelques manettes, celle de la richesse du mélange, celle de la pompe à carburant. Il ne verrouilla pas la verrière ; on ne sait jamais, au cas où il faudrait sauter en urgence !

Il tourna la clef des magnétos, tira sur le démarreur. Le moteur toussa deux fois, en crachant un petit panache bleu-gris, puis ronfla puissamment.

L'hélice fouetta l'air bruyamment et fit claquer les vêtements des assistants.

Le régime fut poussé au maximum, et les aides sentaient vibrer la bête dans leurs mains et leurs bras ; elle commença à bouger un peu.

Alors, chacun accomplit la tâche qui lui avait été dévolu ; personne ne faillit. Chacun couru pour accompagner l'avion qui commençait à prendre de la vitesse, et ne quittait pas son regard de la tête du pilote.

Lorsque celui-ci accomplit le signal convenu, ils lâchèrent.

L'Abeille glissa, doucement, puis plus vite, puis très vite. Tout droit, sans problème ; mais les trois hommes restés sur la neige ne pouvaient qu'être pris par un soupçon d'angoisse ; on ne sait jamais, pensaient-ils.

L'oiseau parvint à la bosse en aval, qui joua son rôle de tremplin ; les patins quittèrent la neige, l'avion se dressa un bref instant. Puis il replongea vers la moraine frontale et le bas du vallon ; on ne le vit plus ; il disparut pendant d'interminables secondes, où le hurlement de son moteur fut même étouffé, ne parvenant aux observateurs inquiets que par des échos déformés renvoyés par les murailles.

Puis, on le revit, déjà loin dans le vallon, étant parvenu à prendre assez de vitesse et de puissance pour pouvoir maintenant commencer son ascension vers le ciel.

Il ne fut bientôt plus qu'un petit point glissant devant les pentes. Mais on distingua ensuite qu'il accomplissait un virage, s'inclinant sur l'aile ; il tournait dans la largeur de la vallée. Et son image se remit à grandir ; le bruit de son moteur enflait à nouveau, remontant vers le glacier.

"Vous allez voir -cria Clément enthousiasmé-

il va revenir nous saluer !"

En effet, dix secondes plus tard, l'avion se présenta au bas de la pente, prenant l'axe de la piste improvisée, se rapprochant d'elle, perdant de l'altitude.

"Il va se reposer !"

De fait, les patins firent à nouveau gicler la neige ; mais le moteur restait à bon régime, et la carlingue gardait l'alignement de la pente ; son patin frôlait à peine.

L'avion grimpa jusqu'au niveau des compagnons, restant à bonne distance d'eux ; il les dépassa, monta encore, puis, à belle vitesse, il accomplit un virage autour des hommes, qui n'osèrent bouger ; lorsqu'il eut accompli un demi-tour, il reprit une trajectoire rectiligne vers le bas de la pente, donna le maximum de vigueur au moteur, refit le même parcours qu'auparavant, et quitta la piste improvisée.

Giraud avait voulu s'offrir, et donner à ses amis, un supplément de spectacle. Seul ses mains sûres pouvaient oser rééditer aussi inutilement une manœuvre périlleuse et toujours aléatoire.

Comme la première fois, l'avion plongea un instant, puis reparut plus loin dans la vallée ; mais, cette fois, le ronflement décrut. Il devint bientôt murmure, puis s'éteignit insensiblement en direction du Villard, où il serait posé dans moins de deux minutes.

Le cirque du Rochail retrouva sa quiétude.

Après tant d'agitations, l'immobilisme des montagnes se réinstalla, encore plus présent qu'auparavant.

Les trois adultes et l'enfant redescendirent alors à pas tranquilles, glissant doucement par jeu sur la piste de neige, mais retournant sans hâte vers la cabane.

Ils étaient encore assez loin d'elle, quand ils aperçurent un homme, debout, immobile à son côté, et qui regardait dans leur direction.

Quand ils furent plus près, Clément Brun s'écria :

"C'est Vuarnet !



la falaise du Rochail,
au-dessus du grand névé
"altiport du Refuge des Sources."

IV

Brigitte Bardot.

L'homme portait cheveux blancs ; il était de bonne taille, et proche de la soixantaine. Il était monté ici dans cette cabane qu'il connaissait depuis... des années... retrouver ses amis, comme il avait été convenu. Raoul était s'était donc immiscé dans un rendez-vous programmé.

Il lui demanda :

"Vous êtes de la famille de Jean Vuarnet ... ?"

(le champion de ski alpin, qui prit ensuite la direction de l'équipe de France, et qui était maintenant directeur de la station d'Avoriaz.)

"C'est mon cousin...",

répondit Vuarnet, qui ajouta sans tarder :

"Il a foutu en l'air l'Equipe de France, en voulant employer la manière forte..."

Il y avait du litige dans l'air. On comprit qu'il ne fallait pas en demander plus ; on comprit que ce n'était pas un sujet agréable à développer.

Comme pour rompre le silence qui succédait à cette remarque, le père d'Eric annonça qu'il était temps, pour lui et son fils, de redescendre au Villard.

Ils prirent leurs sacs légers, leur bâton de marche.

Ils distribuèrent de solides poignées de main, et, sur un dernier signe de la main, quittèrent la plate-forme du refuge, pour s'engager sur le sentier de terre et de rocaille.

Vuarnet, Clément Brun et Raoul accompagnèrent un moment, du regard, leur descente. Silencieux, les mains dans les poches, ils les virent glisser rapidement dans la pente ; un léger

nuage de poussière suivait leur passage, et quelques cailloux dérangés par leurs pas, s'échappaient, couraient et bondissaient devant eux, avant de se recaler dans un trou.

Quand le père et son fils ne devinrent que deux petites silhouettes indiscernables, les trois hommes rentrèrent alors dans la cabane, s'assirent à la table, restant silencieux, savourant le silence et l'immobilité.

"Rien ne vaut plus que d'être ici... !"

...dit, au bout de quelques minutes, Clément Brun.

"...et même d'être avec Brigitte Bardot... !"

Suivirent des échanges verbaux assez masculins sur la question de savoir si l'apparence extérieure, celui de la carrosserie..., faisait le tout... ou s'il fallait aussi juger plus avant de l'efficacité de la mécanique...

L'incertitude plana sur la question de l'éternel féminin. Mais la Montagne, quant à elle, semblait offrir, aux yeux des deux "anciens", plus de certitude et de constance ; en tout cas, elle leur paraissait être accessible avec plus de facilité et moins dangereuse tout compte fait ; et plus constante.

Ils semblaient être doués plus pour caresser les croupes des montagnes...

Clément Brun et Vuarnet étaient amis de longue date ; ils montaient très souvent à la cabane, qui étaient leur domaine, presque leur propriété réservée, quoiqu'ils acceptaient de la partager. Pour preuve : ils accueillaient ce Raoul, cet étranger. Mais, il semblait qu'il savait bien se tenir, et bien se sentir... Alors...

Ce refuge était leur point de rencontre depuis des lustres, leur lieu de villégiature préféré.

En automne, quand vient la période de la chasse, ils y montaient chaque fin de semaine ; ils prenaient même des congés spéciaux pour y rester plusieurs jours.

Quasi addictes de leur sport préféré, ils montaient là pour être au plus près des chamois et pouvoir partir dès les premières annonces de l'aube pour rejoindre leurs lieux d'affût. Ils avaient choisi les emplacements avec soin, et les gardaient secrètement. Leurs postes de tir, ils les avaient aménagés, en entassant des pierres pour former des murets arrondis.

Là, ils attendaient longuement, parfois toute la matinée, et parfois celle du lendemain, celle des autres jours s'il le fallait ; ils attendaient qu'une bête passe au plus près.

Car il fallait qu'elle vienne à portée de leur carabine ; car ils refusaient -eux- de les équiper d'une lunette. Ce qui leur importait, ce n'était pas seulement que le tir fasse mouche. C'était surtout la pratique de l'exercice. La plupart du temps, le coup de feu qui serait tirés, par l'un ou l'autre, selon les préséances, serait le seul de la journée. Souvent, ils le regrettaient ce tir trop hâtif et raté, qui avait mis un point final infructueux à la journée ; car il affolait les hardes qui détaillaient alors au loin pour se réfugier dans un autre coin de la montagne ; et le lendemain, il fallait aller se poster à un autre endroit, pour essayer d'y surprendre les chamois.

Ailleurs, du côté du Perron, c'était les perdrix qu'ils chassaient.

Le Parc National des Ecrins est tout proche d'ici.

Les animaux y trouvent la quiétude favorable à leur vie et à leur reproduction. Le nombre croissant des individus conduisent des hardes d'ongulés à se répandre plus loin que les lieux où on les avait réintroduits. Et une certaine surpopulation s'observe dans quelques coins ; elle est même la cause maintenant d'une épizootie de cécité chez certains chamois, engendrée par la consanguinité.

Ils parlèrent longuement de leurs bonheurs d'automne, de leur passions irrépessibles, de leur communion solitaire qui leur faisait parcourir chaque pente, fouiller chaque vallon, connaître chaque rocher. Les souvenirs des chasses passées et les projets de

celles à venir servaient de moteur à leur pensée ; c'était le havre où ils abritaient leur vie.

L'après midi s'avança.

Lorsque les deux amis eurent à satiété consommé leurs retrouvailles, lorsqu'ils eurent suffisamment évoqué leurs richesses communes, ils firent une pause dans leur discours.

Clément Brun déclara qu'il allait...

"...en piquer une petite..."

C'est à dire : faire la sieste.

Il grimpa alors l'échelle vers le minuscule étage en sous-pente, ce comble où étaient installées des couchettes ; il fallait courber le dos, même sous le faitage, pour atteindre les paillasses, prévues pour six, mais qui, plus d'une fois, avaient su en accueillir le double.

Vuarnet, lui, songea soudain à la "caisse".

La cabane recelait une cantine métallique dans laquelle lui et ses amis laissaient à demeure une somme considérable de matériel et d'objets variés, certains utiles et d'autres seulement pour le souvenir.

Il la trouva, à sa place dans l'angle sombre de la pièce du bas ; il sortit la clef qu'il portait attachée à son pantalon, au bout d'une chaînette de métal qui retenait aussi un couteau. Il ouvrit le cadenas et l'ôta, souleva le couvercle qui grinça, et il plongea le regard et les mains dans le bric-à-brac.

Il fit une inspection lente et minutieuse de tout ce qui était là, cherchant les objets qui lui appartenaient. Avec une joie quasi enfantine, qu'il exprimait à haute voix, il redécouvrait un attirail varié accumulé au cours des chasses et des années ; n'étant pas encore monté à la cabane depuis la fin de la saison de chasse, c'est à dire depuis les premières neiges d'automne, certains de ces objets avaient déjà quitté sa mémoire

Ainsi, il trouva des cartouches de fusils, plusieurs lampes de poche, dont les piles usées avaient craché leurs sels, répandu dans les boîtiers en une poudre gris-blanc ; il y avait aussi deux rasoirs à piles, dont un cassé ; et puis des boîtes de conserve, un peigne, un pantalon aussi. Il ponctuait chaque nouvelle découverte d'un mot exprimant le ravissement.

Quand il eut terminé son exploration, puis replacé chaque objet dans la caisse, autant ceux qui étaient en état de fonctionner que ceux qui étaient hors d'usage, puis ayant refermé soigneusement le couvercle et remis son cadenas, il se tourna vers Raoul :

"Eh bien, cet automne, je monterais les deux mains dans les poches !"

Pas sûr ! car il en profitera bien pour apporter quelque nouvel ustensile...

Il était environ quinze heures

Trop tard pour aller loin ; mais assez pour courir un peu les alentours. Alors, Raoul annonça :

"Je vais faire un petit tour..."

Il sortit, vers l'arrière de la cabane, vers l'amont.

Il parcourut du regard l'ensemble des crêtes formant le cirque au milieu duquel se tient le refuge.

Sur sa gauche, les falaises formant une dentelle quasiment horizontale étaient écrasés de soleil ; la crête de Montvoisin, elle, était éclairée par des rayons plus rasant, et montrait mieux sa structure de petits couloirs et d'arêtes rocheuses ; le glacier s'étalait à son pied.

Au centre, vers le sud, le sommet principal du Rochail, attendait, tranquille, au bout de son petit éperon et du haut de ses 3022 m. Des traces de pas dans la neige montaient vers lui et révélaient l'itinéraire pour le gravir.

Plus à droite, les Rochers de Terre Rouge se tenaient en contre-jour ; les ombres s'épanchaient aussi sur le Glacier Rampant.

Leur arête s'abaissait en un col, avant de remonter vers le Grand Clôt.

Personne, pas une bête, même pas un chocard, n'animait les lieux.

Raoul s'engagea sur la large moraine centrale, en une traversée ascendante, se donnant pour but d'atteindre un petit col s'ouvrant, là-haut, dans la muraille ouest.

Il n'avait fait que quelques centaines de mètres, lorsqu'un ronflement déjà connu se fit entendre, d'abord discret, puis vite bien présent ; il devint un vrombissement puissant qui fit vibrer l'air : l'avion de Giraud revenait.

Il était monté en parcourant le fond de la vallée, et émergea presque sans prévenir juste sous le refuge ; il se cabra en un mouvement sec en donnant un grand coup d'hélice, pour se hisser jusqu'à la cabane qu'il survola à peu de mètres de hauteur. On croyait entendre les cris d'émotion des passagers, que le pilote devait prendre plaisir à faire rugir d'épouvante. On voyait leurs silhouettes, sous la bulle hémicylindrique du cockpit.

Filant au raz des pentes, l'avion monta vers les falaises, trouva un passage dans la crête, s'y enfila, et disparu.

Avec son image, la rumeur s'évanouit, presque instantanément.

Plusieurs fois, au cours de cet après-midi là, il revint saluer le vallon ; il découpait ainsi le temps en séquences, ponctuant les heures calmes par des épisodes tonitruants ; il ne cessa ses exercices que lorsque, l'heure tournant, la lumière devint trop incertaine pour se risquer à tutoyer les roches dans la pénombre.

Cette obscurité descendait spécialement vite en cette fin d'après-midi là, car un vent d'ouest apportait de lourds et sombres nuages, des cumulus puissants chargés d'orage. Leur base envahissait bientôt les cimes, et les volutes bourgeonnantes grimpaient haut dans l'azur. Puis, le nues descendirent rapidement vers les pentes ; la fin de l'après midi s'annonçait pluvieuse.

Raoul, avant d'avoir atteint le col, écourta sa balade et reprit le chemin vers la cabane, pour prendre de vitesse les premières gouttes, qui, peut-être bientôt tomberaient.

Il y fut vite réfugié.

Mais la pluie patientait, ne faisait encore que promettre. Raoul resta donc assis sur le banc, à l'extérieur, le dos appuyé contre la pierre dont la chaleur accumulée par la journée, montait vers ses épaules. D'une demi-tomme de Saint-Marcellin, il calait un creux d'estomac.

Vuarnet, installé non loin de là en un lieu d'où il voyait au mieux le vallon, scrutait quasi machinalement chaque coin du vallon, les yeux vissés à ces jumelles dont, digne chasseur, il ne s'éloignait guère.

Soudain, il héla Raoul, l'invita à le rejoindre, lui criant :
" Ça alors ! ... Venez voir... ! "

Quand Raoul l'eut rejoint au bord de la plate-forme formant le devant de la cabane, où il était assis les jambes pendant le long du muret, il tendit le bras jusqu'au bout de l'index, pour désigner un point en contrebas, sur le chemin. Raoul aligna son regard sur celui de l'homme, et chercha dans la portion de chemin désignée quelque événement insolite qui mérita tant d'étonnement. Dans la mosaïque de roches et de buissons que le jour couvert rendait quasiment monochrome, il ne vit, d'abord, rien. Puis, à l'aide de précisions supplémentaire que Vuarnet lui donnait, il distingua deux silhouettes qui montaient le sentier. Il chaussa les jumelles qu'on lui tendait, les accorda à sa myopie -l'autre n'étant que presbyte- et calla la double apparition dans les objectifs. Il put alors partager la surprise : il vit deux filles qui montaient... Mais elles étaient seulement vêtues de maillots de bains, sans autre équipement, ni sac à dos, ni même un "k-way" autour des reins... Elles semblaient ne pas se soucier de la menace d'orage, qui devenait pourtant plus évidente, bien proche.

"Çà alors ! ... "

...répéta le cousin de l'ex-entraîneur de l'Equipe de France de Ski.

Tous deux, ils suivirent l'ascension inattendue.

Bientôt, les filles furent assez proches pour que l'on abandonna les jumelles, et qu'on put les suivre à l'œil nu ; comme elles étaient presque...

Lorsqu'elles eurent atteint la base des névés, elles laissèrent le sentier du refuge, pour emprunter tout droit le creux de la langue de neige, comme pour aller directement vers les crêtes. Vuarnet remarqua que ce n'était pas du tout prudent de cheminer ainsi dans le thalweg, car la voûte de neige couvrant le torrent courant en dessous devait, par endroit, être bien mince et fragile.

" Quoique... elles ne doivent pas être bien lourdes... !"

...ajouta-t-il, avec un pli malicieux aux paupières.

Elles montaient toujours, maintenant longeant le pied des falaises, sous la crête des Rochers de Terre Rousse.

Bientôt, elles furent à la hauteur du refuge, mais loin de l'autre coté du vallon ; puis elles le dépassèrent. Vuarnet et Raoul pivotaient lentement sur eux-mêmes, pour suivre leur déplacement.

Les nuages, bien noirs, enveloppaient maintenant d'une bande continue toutes les crêtes.

" Vous allez voir qu'il va falloir encore aller les chercher ... ! "...ronchonna Vuarnet.

Et il raconta un incident récent, qui avait troublé le vallon : deux lyonnais, au cours de ce dernier mois de mai, avaient été pris par le mauvais temps ; et on les avait retrouvés, presque au sommet du Rochail, sur la pente qui redescend sur le Lauvitel ; mais morts de froid...

Entre nos deux observateurs, il y eut un échange de réflexions un peu convenues, illustrées d'exemples à propos de cette inconscience de trop de gens sans expérience du milieu montagnard, qui semblait être la première source des faits divers dramatiques qui ponctuent les saisons d'alpinisme.

Et, pendant ces exposés les filles montaient.

Elles étaient maintenant proche du point d'où l'avion s'était envolé. Puis, elles obliquèrent vers la droite, en direction d'un couloir montant vers le col du Rochail.

Et les deux hommes qui les observaient, espéraient mais à chaque instant plus étonnés et inquiets, qu'elles se "rendraient compte", qu'elles renonceraient à leur intentions imprudentes.

Mais, elles montaient encore..

Les premiers épaulements du pilier marquant la rive droite du couloir les dérobaient fréquemment aux regards.

Puis, les cachèrent bientôt totalement.

Alors, l'inquiétude des deux hommes devint plus forte, sans doute parce qu'ils ne pourraient plus les surveiller ; et aussi parce que de premières gouttes tombaient parfois sur eux.

Peut-être pas encore sur les épaules nues des filles ? ...

Alors, Vuarnet, catégorique et décidé décida :

" Il faut aller les chercher ! "

Il n'avait pas dit : *"ON va les chercher"*, ni *"JE pars les chercher"*...

Raoul compris donc que l'homme lui confiait cette opération de Saint-Bernard... Place au jeune?... Pour cet acte de "courage", excitant aussi... surtout compte tenu du genre de clients à secourir...

Peut-être était-il intimidé, lui le senior, d'aller à la poursuite des pin-up...

Alors Raoul renfila ses guêtres, reprit son piolet, un sac léger, et se lança du meilleur pas qu'il put.

Il reprit pour la troisième fois de l'après-midi, la trace montant vers le haut du glacier ; puis il la quitta pour en faire une nouvelle, une pour rejoindre au plus direct le point où les deux victimes potentielles avait été dérobées à leurs surveillances.

En vingt minutes, il parvint à la base du couloir et put apercevoir les deux filles, à peine cent cinquante mètres plus haut, qui progressaient lentement, cherchant à utiliser le plus possible les talus rocheux, plutôt que la neige mi-cassante mi-mole selon les endroits. La pente n'était pas bien raide ; elles ne risquaient pas vraiment de dévisser et de glisser sur le névé.

Mieux équipé, plus entraîné sans doute, Raoul les rattrapait sensiblement à chaque minute. Lorsqu'il vit qu'une des ascensionnistes aperçut sa présence, il agita son piolet, d'un geste assez significatif pour que les filles s'interrogent, ralentissent leur pas, et finalement le stoppent. Elles l'attendent.

Raoul fut donc bientôt tout près, les découvrant comme il les avait vues de loin : l'une simplement "vêtue" d'un maillot deux pièces, l'autre portant un chemisier léger noué à la taille, et peu boutonné. Aux pieds, elles portaient des pataugas ordinaires, dont la toile brune était toute trempée par la longue marche dans la neige.

" On veut aller au lac du vallon. C'est encore loin... ? "

...demanda l'une d'elle.

Ses lèvres étaient blanchies et pincées par l'effort ; ses yeux inquisiteurs et ses sourcils froncés flottaient sur son visage ; de courts et légers frissons glissaient depuis ses épaules bien bronzées, et se crispaient sur son buste battant.

Raoul n'aimait pas devoir répondre à ce genre de questions quasi saugrenues. Car, en montagnard averti comme il se pensait, il comprenait mal qu'on les posa, car cela signifiait que l'on n'a nullement préparé sa balade, qu'on ne connaît pas les lieux, que l'on va au hasard.

De fait, les demoiselles n'avaient pas de carte, bien sûr ; ce qui est plus qu'imprudent dans ces parages aux alentours des deux mille cinq cents mètres, dans ce milieu de haute montagne.

Il leur expliqua, néanmoins, calmement :

" Il faut d'abord sortir en haut de ce couloir, puis arriver sur un petit plat, monter encore au col par une large pente.

" Le lac est bien en contrebas encore, de trois cents mètres environ. Mais vous ne le verrez pas : il est encore gelé et couvert de neige. Et de plus, les nuages couvrent déjà le col ; regarder comme ils descendent vite ! "

Il leur avait fait cette dernière remarque pour les inciter à se préoccuper du mauvais temps qui menaçait.

Elles tournèrent alors leurs regards vers les sommets, et virent les masses de nuées sombres qui assiégeaient le col.

" Il va y avoir de l'orage dans peu de temps... "

...enchaîna-t-il.

" Vous devriez redescendre sans attendre. "

...conseilla-t-il.

Elles regardèrent un instant encore le ciel et ses menaces. Leurs regards se croisèrent et s'accordèrent. Elles comprirent dans que le bon sens se situait du côté de la descente.

Ils reprirent donc sans plus tarder le chemin à l'envers de l'itinéraire qu'ils avaient suivi : le couloir, vite dévalé, le glacier vers le refuge, la trace sur la moraine.

A l'endroit où il fallait choisir entre aller vers la cabane et le sentier descendant vers la vallée, Raoul évoqua, mais mollement, la possibilité de venir s'abriter de l'orage qui s'annonçait tout proche.

" Merci, mais... On va s'inquiéter en bas... "

Il n'insista pas. De toute façon, il n'était pas le propriétaire des lieux. Aurait-on apprécié qu'il invite ainsi ces troublantes apparitions... Et puisqu'elles étaient, maintenant, dans

des lieux plus sûrs... Plus de neige où pouvoir se perdre : elles n'avaient qu'à suivre sur le sentier. Qu'elles se mouillent ; tant pis !

Il les laissa donc descendre, leur conseillant de faire vite.

Il termina les dernières centaines de mètres vers le refuge, où il arriva alors que quelques nouvelles gouttes tombaient.

Sur la plate-forme, Vuarnet était encore là, regardant descendre les deux filles, qu'on voyait encore, glissant au plus vite cette fois dans le vallon, sans doute poussées par la conscience de l'immanence d'une belle pluie. Il se retourna vers Raoul, le questionna :

" Vous leur avez parlé... c'étaient des étrangères ? "

L'autre lui raconta ce qu'il en avait à dire ; fort peu, somme toute.

L'averse démarra pour de vrai, pas trop méchante, mais poussant les deux hommes dans l'abri. A l'arrivée de cette pluie, Vuarnet, comme satisfait que leurs prédictions se réalisent pour de bon, commenta, satisfait :

" Ça leur servira de leçon... "

La montagne pardonne quelque fois, mais pas à chaque fois. Raoul pensa à cette partie un peu raide du sentier, en bas près du village, qu'elles allaient devoir retraverser, sur une pente rocheuse en dévers, qui serait parcourue par le ruissellement des eaux dégoulinant du haut des prairies.

La pluie, battant les tôles du toit de la cabane avait réveillé Clément Brun. Sa tête s'encadra dans la trappe du plancher du comble-dortoir. Il réclama l'échelle, qu'il fallait ranger à chaque fois parce que, lorsqu'elle était positionnée pour accéder au grenier, se trouvait alors au milieu de la petite pièce, en s'appuyant même sur la table.

Puis on s'activa lentement à préparer le succinct repas du soir ; celui de midi avait été si conséquent !

Mais ce début de cérémonie justifiait de déboucher une bouteille.

Dans la cabane, les conversations restèrent un moment en suspend, car dehors l'orage grondait maintenant furieusement et sans relâche.

Clément confia cependant :

" J'aime entendre la pluie, quand je suis bien à l'abri dans une maison. Cela me rappelle quand j'étais gamin, à la ferme du Villard Notre-Dame. Il faut dire que j'y suis resté jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, avant de descendre à Grenoble pour y trouver du travail..."

" L'été, on se levait à quatre heures pour partir aux champs. Mais si, encore dans le lit, on entendait la pluie qui tombait, ça voulait dire que nous pouvions rester couchés sans remord, puisqu'on ne pouvait pas travailler dehors ; pour une rare fois, jusqu'à presque six heures. Plus, c'aurait été de la fainéantise..."

" Alors, je me retournais vers le mur où était appuyé mon lit, un simple sommier en planche fabriqué par nous, avec délice pour en repiquer une..."

" J'en ai le souvenir d'un moment de plaisir extraordinaire ! "

Clément Brun poursuivit son monologue, parlant encore de la vie du Villard, celle d'hier, et celle de maintenant.

" Quand j'étais jeune, il y avait deux cents habitants permanents au village, et qui restaient même pendant les plus durs mois de l'hiver. Et c'était des vrais hivers ! Bien plus froid et longs que ceux d'aujourd'hui... La neige coupait la route pour longtemps... Il n'y avait les moyens de déneigement qu'on a de nos jours. Et le village vivait donc en autarcie, isolé pendant quatre ou cinq mois.

" Mais, de nos jours, plus un seul paysan ne reste ; les vieux sont à la maison de retraite de Bourg-d'Oisans. Les moins vieux, comme moi, et les jeunes sont en ville où ils ont une autre vie.

L'hiver, le village est donc complètement vide ; et son animation ne revient qu'avec les beaux jours.

" C'est ma femme et moi qui sonnons l'heure du réveil, quand nous rouvrons notre bistrot-hôtel, "l'Ours Brun. "

" Et puis, le week-end, ceux du village qui ont gardé une maison pour l'été y remontent. Ce sont presque tous des anciens, ou des plus jeunes qui ont hérité. Mais, il y a quelques familles qui viennent d'ailleurs pour passer des vacances, dans des maisons qui leur sont loués ; pas bien cher parce qu'elles ne sont pas dans un état moderne.

" Mais ce sont pas de vrais étrangers : ils connaissent généralement quelqu'un d'ici.

" Même dans mon hôtel, il n'y a pas grand monde qui vient ; car nos montagnes ne sont pas assez intéressantes pour les alpinistes. Il n'y a pas grand chose pour les attirer, si ce n'est l'assurance du calme et du soleil. Et puis, il faut bien dire que la route est difficile et longue pour monter depuis la vallée. Mais, justement, c'est une protection efficace envers les pique-niqueurs du dimanche..."

Raoul en profita pour raconter, pour appuyer cette remarque, qu'il avait été arrêté pendant qu'il montait en voiture hier matin, par un automobiliste, un parisien qui était effrayé par la route vertigineuse. Il lui avait demandé si la route était encore longue, "comme ça", c'est à dire aussi périlleuse au bord du ravin.

Raoul lui répondit que oui... L'autre parut s'inquiéter encore plus, tellement qu'il expliqua qu'il n'avait pas l'habitude... qu'il ne pensait pas que de telles routes existaient... surtout que c'était, tout de même une départementale... et qu'il ne se sentait pas capable, ni de continuer, ni de faire demi-tour... Raoul pris donc le risque, mesuré, de faire pour lui la manœuvre qui remis le véhicule du parisien dans le bon sens, celui de la descente vers la civilisation...

Plus tard pendant le repas, comme Raoul avait indiqué, plus tôt dans l'après-midi sa profession de jeune architecte, Clément Brun, ayant terminé son chapitre nostalgique, lui demanda :

" Vous connaissez Charmettant et Chifflet, les deux architectes de Grenoble... ? C'est eux que j'avais fait travailler quand j'étais Maire du Villard... Après, j'ai passé la main..."

" On avait projeté de faire un lotissement communal et je leur avais donc demandé d'étudier un projet de chalet, qui aurait été en quelque sorte le modèle d'architecture agréée sur la commune, ce qui aurait évité que les acquéreurs de terrains construisent des maisons pas assez dans le style d'ici.

" Malheureusement, ils n'ont pas compris, vos confrères : ils ont vu trop grand, beaucoup trop grand, pour des gens riches... ! Or, ici, il n'y a potentiellement qu'une clientèle de gens modestes ; les riches préfèrent aller à l'Alpe d'Huez. Et donc, à ce jour, une seule maison est construite, et encore, plus petite que prévue... et seulement le gros œuvre, pour vingt-cinq millions ! Trop grand, trop cher... ! Il faut voir plus petit..."

" C'est ce que nous allons essayer de faire pour un autre projet que nous avons en tête..." "

Trop cher... Cela rappelait à Raoul une expérience récente, celle advenue à l'archi chez qui il faisait actuellement ses "classes", juste après l'obtention de son diplôme. Son confrère et maître, dont il apprend tout ce qu'il faut savoir pour exercer cette belle et complexe profession, avait reçu commande de la part du maire d'une célèbre station de ski de Guisane, et qui est aussi président du conseil général du département ; il lui avait demandé de concevoir sa villa.

L'archi lui a composé un projet d'une maison fort originale, mais au plan compliqué, très tordu et anguleux, et couverte par de multiples pans de toiture. Mais, après consultation des entreprises, il s'est avéré que le coût de la seule maçonnerie consommait la totalité du budget prévu globalement pour la construction ; alors que, usuellement, il n'en représente que le

tiers... Le client avait donc retiré sa commande à l'architecte. Il ne s'est pas préoccupé de rationaliser la structure : un travers classique et fréquemment reproché à la profession...

Car l'archi veut bien trop souvent réaliser une "œuvre", une sculpture, un concept issu de son imaginaire, qui traduise ses propres phantasmes, en oubliant les besoins exprimés par son client, oubliant que s'il est, lui le Maître d'œuvre, le client reste le Maître d'ouvrage. Bâtir véritablement avec réalisme, c'est mettre en place des matériaux selon leur vrai logique et en les optimisant, penser au confort quotidien de celui qui va habiter là, et à gérer son budget. Il n'y a pas de gloire à concevoir une "œuvre" en s'affranchissant des impératives contraintes.

" Il faudrait que vous nous laissiez votre adresse... "
...dit Clément Brun.

Raoul s'exécuta sur-le-champ, trouvant un bout de crayon à papier qui sommeillait sur le bord de l'étagère, et écrivant ses coordonnées sur un fond de boîte à camembert...

[Où est-elle passée cette carte de visite ? Sans doute un jour l'a-t-on utilisée, par mégarde, pour allumer un poêle, soit ici au refuge, soit à l'hôtel d'en bas si jamais elle y est descendue...]

Pour l'heure, Clément Brun, décidément bavard, poursuit sur le thème de l'architecture et de la construction :

"Que pensez-vous du chauffage solaire ? Moi, j'y crois, car j'ai constaté ceci sur ma maison du Villard : je n'ai pas de volet à mes fenêtres ;, et le soleil, qui est très généreux, il est vrai ici, pénètre bien malgré l'étroitesse des ouvertures. Si bien que les pertes de chaleur dues à la nuit ou aux périodes où le ciel est couvert, je retrouve toujours ma maison avec une température intérieure de cinq degrés ; et mes canalisations d'eau ne sont jamais gelées.

"Je pense donc qu'il ne faut pas mettre de volet pour les fenêtres qui sont bien exposées ; sauf pour les voleurs... Quoique ici, au Villard, nous ne craignons pas grand chose, surtout pendant les temps d'hiver où le village est désert parce que, justement, personne ne peut monter. Mais, quand même, il y a des barreaux. A la campagne, autrefois, il y avait des barreaux partout..."

Pendant ces monologues, les autres n'eurent, pour toute participation, qu'à ponctuer les propos de quelques signes ou de quelques moues d'approbation, parfois à formuler une réponse à des questions qui était tournées de manière à susciter la réponse.

Clément Brun avait un fort ascendant.

Quand ils semblèrent être à court de sujet, quand ils eurent raclé les derniers reliefs de leur repas, quand ils eurent secoué les litrons pour en récupérer la dernière goutte, ils prirent conscience que la pénombre avait conquis la cabane. Par l'étroit vitrage de la porte, on percevait encore, dans l'axe du vallon, par-dessus le massif des Grandes Rousses, à travers les derniers nuages de l'orage qui s'était maintenant apaisé, les ultimes clartés bleu-rosées du ciel du soir.

Clément décida donc qu'il n'y avait plus qu'à se coucher, puisqu'on n'y voyait plus rien. A quoi bon allumer le "lumogaz" ou les bougies ? Pourquoi les user, et risquer d'être dépourvu lorsque surviendrait une circonstance particulière où ces ressources seraient indispensables pour une question de survie ?

Les trois hommes s'enfilèrent l'un après l'autre dans la trappe d'accès au dortoir.

Raoul y déroula son sac de couchage.

Les deux autres se contentèrent de couvertures laissées là à demeure, un peu poussiéreuses, un peu moites, un peu empesées par l'âge et les usages. De toute manière, ils ne se déshabillèrent pas.

Chacun choisit son coin, sur l'ensemble continu de matelas de mousse jaune qui couvrait entièrement la surface du sol fait d'épaisses planches ordinaires.

Raoul se plaça sous la petite lucarne découpée dans le pignon, qui était placée là non tellement pour apporter de la clarté, mais surtout pour servir d'accès de secours, si jamais une abondante chute de neige venait à obstruer la porte du rez-de-chaussée.

Et, ainsi installé, il pourrait, en n'ouvrant qu'un œil, surveiller l'état du ciel chaque fois qu'il se réveillerait, et décider s'il était l'heure de se lever, si la météo était bonne, ou s'il fallait patienter. Quoiqu'il n'ait pas trop inquiet pour la journée du lendemain, car la pluie du jour n'avait constitué qu'un classique épisode orageux d'été, auquel succède généralement une matinée claire.

Les éventuelles nuées du lendemain n'apparaîtraient en principe qu'en milieu d'après-midi.

On n'avait pas de radio pour écouter les prévisions météo pour le lendemain ; on n'avait même pas l'idée de s'en préoccuper.

Il suffit de regarder le ciel.

De toute manière, on était là.

On ferait selon.



photo : <http://montagne.a.vaches.free.fr/>

V

Les melons d'Italie.

Ce lendemain là était un dimanche, le 15 juillet.

Raoul avait vu pendant la nuit, par le fenestron, que les étoiles scintillaient ; et il en avait conclu qu'il pourrait aller faire la petite ascension du Rochail, pour laquelle il était monté dans ce coin d'Oisans.

Ses deux compagnons, eux, n'avaient pas de projet de balade.

Raoul se leva donc seul, au tout début de l'aurore, le plus discrètement qu'il put. Il descendit l'échelle en chaussettes, dans l'obscurité. Il trouva ses chaussures et son sac, préparés la veille et rangés près de la porte pour pouvoir les saisir à l'aveugle, sans lumière.

La porte ne grinça que très peu sur ses gonds, et racla à peine sur le seuil ; elle accepta de se refermer dans son cadre de bois sans qu'il fallut la forcer ni la claquer.

Car Raoul s'était fait un devoir de déranger le moins possible ses hôtes. Il avait conscience d'avoir été chanceux d'avoir été si bien accueilli dans ce lieu privé, où les propriétaires étaient montés spécialement pour ce week-end du 14 juillet, et de s'y retrouver entre intimes. Ils auraient pu le lui expliquer et lui demander de redescendre -il en aurait eu largement le temps- d'autant plus qu'il n'était pas passé préalablement à "l'Ours Brun", mais par ignorance.

Maintenant, il était seul dans la fraîcheur de la nuit pas encore tout à fait finie, qui concédait tout juste la place au tout petit matin.

On voyait suffisamment pour marcher sans lampe. Raoul s'éloigna d'abord de seulement quelque pas, pour manger et boire. Il ne fit rien chauffer ; un café chaud aurait été bien agréable... mais, ma foi !... on peut aussi s'en passer, pour une fois, et se contenter d'une plus frustrée collation, juste ce qu'il faut pour avoir les forces pour grimper et prévenir les crampes aux mollets ou à l'estomac.

Ce festin ne dura pas plus de cinq minutes ; peut-être quatre.

Bien vite donc, il reprit encore le fil de la moraine, celui qu'il avait déjà suivi trois fois la veille.

Il était seul, mais il était bien. Un peu imprudent, dirait-on ; car parmi les conseils élémentaires que l'on prodigue en matière de montagne, il y a celui de ne jamais partir seul. Pourtant, les récits de montagne de grimpeurs solitaires sont nombreux ; Raoul en avait lu, et d'autres belles histoires. Donc, l'interdit n'est pas absolu... Y auraient-il des exceptions, accordées seulement aux plus hardis ? Braver ainsi la règle commune donnait sans doute à Raoul, l'illusion d'entrer dans le club de "ceux qui peuvent", de ceux qui, même -n'est-ce pas prétentieux ?- ont le droit de choisir leur éventuelle fin en solitaire, caché dans un pli de montagne.

Ses compagnons de refuge ne le lui avaient d'ailleurs rien dit pour le dissuader de partir seul ; pas le moindre, puisque eux même sont des habitués des "crapahutes" solitaires. Comme ils avaient consenti qu'il partage leur cabane, ils l'avaient aussi admis dans la famille des montagnards, dans cette caste-là, lui qui n'avait pourtant que des racines citadines.

Et puis, l'ascension prévue n'était pas bien risquée ; le Rochail n'est presque qu'un monticule. Raoul en avait accompli seul d'autres plus hasardeuse et plus dangereuses.

Il se souvenait particulièrement de cette fois-là où il était redescendu du Râteau par un couloir de neige dévalant le versant ouest de l'arête sud, et où il s'était emmêlé crampons et bas

de pantalon lors du saut de la rimaye, et qu'il avait glissé vers d'autres crevasses toute proches. Son piolet l'avait stoppé à temps.

Ce jour-là, il avait eu le sentiment d'avoir eu droit à une vie supplémentaire. Plus tard, quand il fait un décompte, il en compte déjà cinq...

De la cabane des Sources au sommet du Rochail, il n'y a qu'à peine huit cents mètres à grimper. Raoul avait estimé que cela lui prendrait environ une heure et demi, moins, probablement. Parce que, marchant seul, il savait qu'il optimiserait son allure à la mesure de sa seule condition physique, et qu'il ne ferait sans doute aucune pose, si ce n'est une pour chausser ses crampons quand la pente deviendrait plus raide et la neige plus ferme.

Il eut à remonter la moraine jusqu'au plus haut, là où la pente commence à se redresser et à s'engager dans une sorte de large couloir établi entre deux zones plus rocheuses. De gros blocs la parsèment, émergeant des névés, qui bientôt s'unissent en un linceul continu. C'est donc là qu'il choisit, à mi-ascension, de faire passer ses crampons du sac à dos sur lequel ils étaient attachés, aux semelles.

La suite n'offre rien d'inédit à raconter : le névé devient glacier, qu'il faut traverser obliquement vers la droite, pour laisser à gauche une petite barre rocheuse, en montant sur l'arête qui mène facilement au trois mille et vingt-deux mètres du sommet.

Raoul trouva sur la crête la caresse du soleil, dont il avait été privé tout au long de sa montée par la face nord. L'astre royal n'était pas encore très haut monté et n'avait pas encore vaincu les ombres du fond du vallon du Lauvitel, où le lac restait noir. Sombre aussi la face de la Roche de la Muzelle, autant son glacier que la partie rocheuse, que Raoul avait escaladé en se promettant de n'y jamais remonter, tant son chaos de plaques de schistes glissantes et instables qu'il faut arpenter en traversée est peu commode, encore plus à la descente qu'à la montée.

Au sommet du Rochail, contre le cairn, il fit une pose, grignota quelques biscuits, regardant monter le soleil.

Puis il repartit en descendant coté ouest, celui qui plonge fortement sur le Lac du Vallon. Il ne descendit pas jusqu'à lui -il était en effet gelé et couvert de neige- mais traversa sur la droite, sur des pentes bien enneigées traversant un grand éboulis glissant vers le lac, puis une zone rocheuse sous la Crête des Rochers de Terre Rouge, afin de rejoindre le col du Rochail.

Alors qu'il y était assis au sec, sur le versant sud, le bruit du moteur, qu'il connaissait désormais bien, envahit presque instantanément l'air, et l'avion de Giraud surgit par la droite, comme venant depuis le Grand Renaud. Il passa assez près pour que Raoul distingua le pilote des glaciers, et aussi un passager. Le zinc oscilla d'une aile sur l'autre, pour le saluer, puis fila vers l'est, et disparu très vite, tout droit.

La matinée était maintenant entamée à moitié.

Il prit alors le chemin du retour vers la cabane, empruntant l'itinéraire qu'il avait décrit la veille aux filles sans jamais en fait l'avoir parcouru, celui qui permet de rejoindre, par un cheminement en "S", le haut du couloir où il les avait rattrapées.

Il fut de retour au refuge alors qu'il n'était même pas onze heures.

Vuarnet et Brun étaient là, bien réveillés bien sûr, mais n'ayant pas fait grand chose, sinon attendre, mais sans inquiétude, son retour, et surtout le temps de midi, car le moment allait sortir du banal.

"J'ai vu l'avion de Giraud... leur dit Raoul...

"... du coté du Lac du Vallon. Vous ne l'avez peut-être pas entendu, d'ici. Il est parti vers l'Est."

Non, les deux autres n'avaient rien entendu. Mais ils savaient pour où Giraud partait.

De plus on l'attendait ici, puisqu'il avait promis de revenir aujourd'hui, vers l'heure du repas.

Pour le faire venir, on amorça la cérémonie par un premier petit jaune, mais lentement, car il fallait attendre l'arrivée de l'avion et de ses passagers pour pouvoir entrer des deux pieds dans cette liturgie dominicale programmée pour tous.

Midi n'avait pas complètement sonné ses coups que le rugissement de l'Abeille s'y mêla. L'avion fit un premier passage, pour une reconnaissance de rigueur de la piste, ce qui permit aux trois hommes de se précipiter sur le chemin vers l'altiport improvisé pour aller au devant des aviateurs.

Ils n'étaient pas encore montés bien haut quand l'avion revint ; il descendit au ralenti, volets tout dehors, hélice à bas régime.

Mais à l'instant où il posa les patins sur la petite bosse en bas de la pente, il remit des gaz pour conserver assez de vitesse pour lui permette de monter tout à son sommet du névé ; car sinon, la déclivité l'aurait immobilisé trop bas et il ne pourrait plus redécoller.

Enfin, ayant atteint l'endroit parfait, il se mit travers à la piste, pour se caler à l'endroit habituel, son parking temporaire. Et il se tut.

De loin, on vit descendre Giraud, et son passager.

Il fallut cinq minutes pour que les deux groupes n'en forment plus qu'un et échangent leurs bonjours.

Giraud portait à deux mains une cagette, dont Raoul le débarrassa ; noblesse oblige. On finit la descente.

Sur la table rustique du refuge, on la posa, cette cagette ; et on retira le linge humide qui la recouvrait. Dessous, il y avait des melons, et une boîte isotherme contenant des "gellati", elle-même enveloppée dans un sac de plastique garni de glaçons, qui commençaient un peu à fondre ; car il fait vite chaud dans une

carlingue d'avion, avec le soleil pur qui y tape. On le rangea dehors, l'enfouissant dans un reste de neige caché sous l'ombre d'une roche regardant vers le nord, pour que patientent dans les meilleures conditions possibles les délices d'Italie.

Car cela venait de là-bas, de la plaine du Pò, directement chargé ce matin à l'aérodrome de Milan, précisément à la buvette où Giraud avait ses entrées, naturellement. Une heure pour y aller, une autre pour revenir, rien que de bien ordinaire...

Raoul et le passager firent connaissance.

Le nouveau venu se nommait Georges Rajon, un habitué, lui aussi, de la Cabane des Sources.

Georges Rajon était hôtelier, Maire de l'Alpe d'huez, dont il créa la station de sports d'hiver. Président du club des sports de 1950 à 1975, il amena en 1952 pour la première fois le Tour de France à escalader la route aux vingt-et-un lacets. Et il fit percer en 1976 le tunnel pour que les skieurs montés avec le téléphérique du troisième tronçon, puissent rejoindre les pistes de ski de la face ouest, s'il ne voulaient pas descendre par l'itinéraire plus alpin du glacier de Sarenne.

Et puis, puisqu'on était là pour ça, on attaque les festivités sans plus attendre

On mangea et but sans guère de restriction.

On peut même oser dire que l'on "Pantagruela" : jambon de Parme, bon pain d'ici, melon de là-bas, Porto d'ailleurs, terrine de sanglier, vin rare du Grésivaudan, gigot froid et moutardes parfumées ; et puis les glaces, donc, et l'Asti Spumante pour les faire glisser dans les estomacs bien encombrés.

Puisqu'il fallait que ça dure, on sortit aussi la prune et puis des gâteaux secs. Raoul n'eut qu'une tablette de chocolat noir aux noisettes à offrir ; c'est bon quand même.

Les heures étaient magnifiques, propices aux libations et aux belles histoires, aux souvenirs ; car on aime, quand on vit un tel moment de communion qui soude les sentiments, se rappeler les bons moments passés, ceux qui constituent la richesse intérieure et se les offrir comme un précieux patrimoine.

Les quatre maîtres des lieux étaient tous de la génération d'avant celle de Raoul, celle de ses parents en fait.

Sans doute cela leur permettait ainsi de resservir des tranches de vie passées, puisqu'ils avaient à leur disposition un auditeur nouveau et ignorant ce qu'ils avaient vécu ; si non, les quatre autres se connaissaient presque par cœur ; surtout que leurs aventures, ils en avaient vécu de grands épisodes ensemble.

Spécialement les temps de guerre, celle de 39-45.

Eux étaient au maquis, bien sûr, dans celui de l'Oisans, celui de chez eux.

Les troupes occupantes, d'abord les Italiens plutôt placides, mais ensuite les Allemands plus méchants, restaient en général en bas, dans la vallée, stationnées en petit nombre au Bourg d'Oisans.

Parfois ils étaient montés vers les massifs et avaient tenté de courir derrière le maquis, les poursuivant dans les ravines ou sur les crêtes, sans jamais les rattraper.

C'est surtout en bas, en fait, que certains avaient été attrapés particulièrement dans les journées du 14 au 17 août 1944, lors de la retraite des troupes allemandes de Briançon vers Grenoble, que les partisans harcelaient ; parfois attaquant trop près, car sans expérience mais avec beaucoup d'enthousiasme, certains furent tués lors des attaques, ou fusillés après avoir été pris.

"La guerre c'était du sport..." disaient ces hommes qui en ces années de plomb avaient la jeunesse pour eux.

Un peu comme à la chasse, en somme, sauf que, en ces circonstances, le gibier traqué, c'était eux. Il leur fallait jouer avec le terrain, agacer les poursuivants par des renversements de situation,

les attirer dans des escalades périlleuses où jamais personne ne s'aventure dans les temps ordinaires, mais où les capos poussaient les troufions. Il y avait du plaisir à les user dans des allers et retours, des montées et des descentes, des poursuites sans résultat. Peu de coups de fusil étaient échangés ; juste ce qu'il fallait pour faire croire qu'on avait beaucoup d'armes et de munitions ; ce qui n'était pas vrai du côté des résistants.

Ils n'en racontèrent pas beaucoup plus. Pudeur, douleur, rancœur ?



Quand ces évocations eurent suffisamment et si délicieusement aidé quelques heures à tourner, Giraud annonça son envol vers l'Alpe, où il ramènerait aussi Rajon ; car il devait honorer quelques rendez-vous déjà fixés pour des vols.

La troupe remonta donc vers l'altiport caché au secret du grand névé.

Chacun repris la place qu'il avait assumé la veille ; puisque tout avait bien fonctionné, aujourd'hui ce serait la routine...

Cela fut, en effet : l'oiseau blanc s'envola sans apparent problème, alors qu'on ne sait jamais à l'avance dans ce genre d'exercice si proche des limites du hasard ; car tout dépend des réactions instantanées du pilote, et de la bonne volonté de la mécanique.

Brun, Vuarnet et Raoul se trouvaient à nouveau tous les trois. Ils regagnèrent la cabane.

Puis ils rangèrent leurs affaires.

Car ils songèrent à redescendre aussi, vers le Villard.

Dans leurs sacs, il chargèrent les victuailles qui avaient réchappées des libations, mais seulement celles qui aller périr. Car ce qui pouvait se conserver à l'abri de l'épreuve du temps, et à l'abri des loirs, aussi, resterait là, en réserve.



Raoul connaissait le chemin ordinaire joignant le refuge au village, celui par lequel il était monté. Mais eux en connaissaient d'autres, qui ne sont donnés qu'aux gens d'ici, où à ceux avec qui on les partage s'ils s'en sont montrés quelque peu dignes.

Ils auraient pu dire à Raoul quelque chose comme :

" Bon, on vous laisse descendre par le chemin, nous on fait le tour par ailleurs..."

Mais, non ; ils lui proposèrent, au contraire :

" Venez avec nous, on va rentrer en passant par Côte Dure..."

"...Il n'y a pas de vrai sentier, mais ça passe. Il y a quelques dalles faciles, au début."

Çà passa, en effet, en traversant Jassirette sous les Rochers du Renaud.

Ayant quitté le sentier ordinaire, ils durent grimper dans des éboulis et de petites barres. Puis, en une traversée ascendante dans la forte pente, ils rejoignirent vers 2530 mètres une étroite arête qui permet de basculer sur l'autre vallon, celui du cirque de Pierre Grosse, au pied du Pic du Col d'Ornon et du Grand Renaud.

Ils ne descendirent pas vers cette combe, mais ils suivirent le fil de la croupe, qui file d'abord jusqu'à une croix plantée au-dessus de Côte Dure, la bien nommée compte tenu de sa raide pente plongeant sur le Malvoisin.

Après la croix, ils bifurquèrent un peu plus à gauche, au nord-ouest, pour descendre vers le vallon du Lauzon, puis pour le traverser afin d'aller rive gauche rejoindre les ruines d'une bergerie, bâtie autrefois là où la pente s'adoucit en un semblant de replat.

Et là aussi commence un sentier partant vers la gauche.

Il franchit une croupe herbue, puis pénètre dans le bois de Moularet, où il descend à travers feuillus et sapins.

Puis, en suivant le torrent, d'un bord sur l'autre, il mène vite jusqu'au Villard Notre Dame, posé à un peu plus que 1500 mètres.

Par deux fois au cours de cette descente, tout en haut, dans les parties hors des sentiers, Clément Brun s'était arrêté.

Près d'un gros caillou, puis au pied d'un mélèze, il avait plongé la main dans des trous bien dissimulés au regard de maraudeurs éventuels.

Il en avait sorti des sacs étanches.

Car là, dans ces cachettes –connues d'eux seuls, quoique pas tout à fait...- étaient mises en réserve des boîtes de conserve, et d'autres choses utiles.

Il vérifiait ainsi qu'étaient bien en ordre ces sortes de postes de secours, qui pourraient peut-être se révéler nécessaires le jour où... on ne sait jamais... un coup de mauvais temps avec un brouillard où une tempête de neige qui vous clouerait sur place... Il faudrait bien assurer sa survie ; il faudrait bien se blottir sous un mélèze et patienter, attendre que des heures meilleures reviennent.

Peut-être, aussi, une précaution perpétuée depuis les temps du maquis, une stratégie de la planque, une disposition secrètement organisée ; ou plus simplement, la perpétuation nostalgique d'une époque où l'on vivait intensément à courir l'alpe ; un souvenir qu'on souhaiterait faire durer, pour tenter de se prouver que le temps n'est pas tout à fait passé et que la jeunesse est éternelle à qui le veut.

En fait, ces réserves étaient justifiées aujourd'hui par les longues cavales des chasseurs, à la poursuite des chamois.

Raoul, ravi, amusé et étonné, se sentit flatté qu'il lui fut donné à connaître ces lieux confidentiels. Pourtant, il n'avait aucun goût pour la chasse ; il y ressentait, tout au contraire, une vraie

réticence. Car associer "tuer" et "plaisir", n'est-ce pas étrange pour nous, les humains qui prétendons être civilisés ?

Néanmoins, d'infamie ou de cruauté, il n'accusait point ses compagnons de deux jours. Car de "viandards", ils n'offraient pas l'image ; leurs longues randonnées dans les rochers se terminaient si rarement par du plomb et du sang...

Et puis, pour l'instant, en l'absence d'un prédateur naturel, qui peut-être pourrait un jour revenir, quand l'homme aura terminé son séjour éphémère sur Gaïa... la régulation du cheptel sauvage, indispensable pour éviter les épizooties, ne peut être accomplie que par des chasseurs.

La réintroduction des ongulés nécessite un contrôle de sa population ; les bêtes abattues ne le sont pas au hasard, mais au contraire sont désignées d'avance.



Le milieu de l'après-midi vit entrer les trois hommes à l'auberge de "l'Ours Brun". Pour Raoul, ce fut la découverte de ces lieux.

Après cette après-midi de retour, qui concluait les trois journées, il fallait fêter la bonne chance qui avait accompagné toute l'équipe : pas de problème d'homme, pas de panne d'avion, pas de difficultés météorologiques... sauf pour les deux filles...

Au fait ! Les avait-on vu rentrer ?

Oui... On les avait aperçues repartir en voiture...

Chacun paya sa tournée.

Il y en eut plus d'une, car quelques habitants étaient venus dire bonjour au patron ; surtout qu'il était redescendu avec un étranger... celui dont la voiture beige était stationnée dans un coin de la place du village ; celui dont on se demandait bien où il était passé.

Raoul paya la sienne.
Il y eut celle du patron.

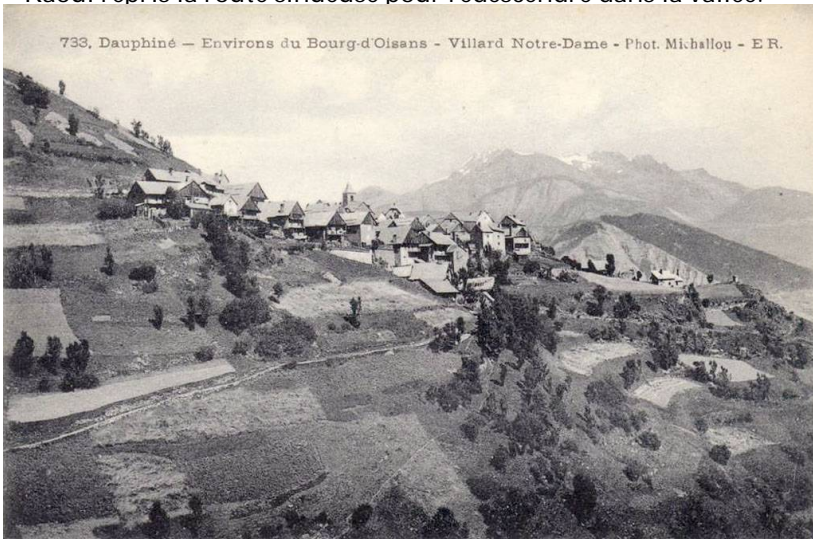
Raoul voulut aussi régler la dîme qu'il devait pour les deux nuitées en refuge, puisque maintenant il savait que la cabane n'était pas ouverte aux quatre vents mais qu'il fallait souscrire ici pour y accéder.

Mais, ce ne fut pas possible...

Car on ne lui accordait plus le statut de touriste ordinaire, celui qu'il eût dû être, normalement.

Car ces trois jours-là avaient été vécus spécialement et avaient créé des rapports singuliers.

Une dernière "pour la route," et puis, à peu près frais, Raoul reprit la route sinueuse pour redescendre dans la vallée.



Villard Notre Dame au début du XXème siècle.

VI

Retour à la ville.

Ce ne fut qu'après avoir dépassé le hameau de Péage de Vizille, au bout du mur du château qui dit être le lieu du berceau de la Révolution française, qu'il eût le sentiment de retourner vers la ville, et d'avoir quitté le domaine des montagnes.

Tout au long du parcours qui l'avait redescendu du Villard, lui avait fait passer les vallées, et l'avait ramené dans la plaine, et tout en conduisant quasi machinalement, Raoul avait continué à vivre là-haut.

Il avait repassé le film de chacune des heures de ces journées particulières.

Il n'avait rien accompli d'extraordinaire, pourtant il se sentait enrichi. Un peu comme ce qu'il ressent quand il rapporte d'une balade quelque caillou banal, mais remarquable par sa couleur, son grain, sa forme, et qui complète sa petite collection de souvenirs dérisoires. Une pierre sans prétention, mais qui fait joli et fait souvenir.

Au Refuge des Sources, il avait été abreuvé d'histoires, de sentiments et d'humeurs d'hommes pas tout à fait banals.

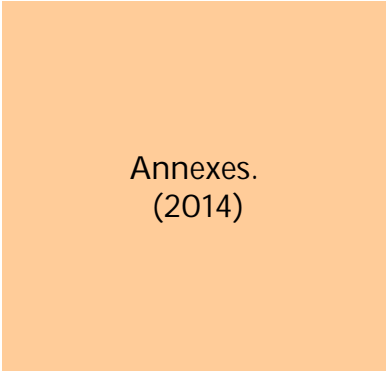
Il avait seulement vécu des heures heureuses.

Ce n'était pas vraiment racontable.

Pendant, il pensa qu'il en écrirait le récit.



le cairn au sommet du Rochail, vu vers l'Est.



Annexes.
(2014)

Poème de Roger Comte, lu le 15 avril 2000 par
Georges Rajon,
 lors du baptême de l'altiport de l'Alpe d'Huez
 au nom de Henri Giraud, décédé en novembre 1999.
 (in : <http://www.flight-system.com/HGiraud06.htm>)

*"Quand le dieu des vents, Eole
 A dit à Henri Giraud :
 Tu dois y aller, décolle !
 Il s'est pris pour un oiseau.
 Et depuis il batifole
 Dans les airs toujours plus haut.*

*Rampants restez dans vos bistrots
 C'est Henri Giraud qui s'envole.*

*Ennemi du protocole,
 Il ne fait jamais de cadeaux
 N'use pas de paraboles
 Pour vous dire vos défauts.
 Il aime la gaudriole ;
 Et il est un peu cabot.*

*Rampants restez dans vos bistrots
 C'est Henri Giraud qui s'envole.*

*De Gaulle était son idole
 (il nous prenait pour des veaux)
 Giraud a une idée folle ;
 Au Mont Blanc presque aussitôt
 Il fait une cabriole,
 Et va planter la haut son drapeau.*

*Rampants restez dans vos bistrots
 C'est Henri Giraud qui s'envole.*

Envoi :

*Princes,
 Giraud pour nous est un symbole
 Il n'aime que ce qui est beau.*

*Rampants restez dans vos bistrots
 C'est Henri Giraud qui s'envole."*

Henri
Giraud
au
sommet
du
Mont
Blanc
le 23
juin
1960.



Georges Rajon
devant son hôtel
de l'Alpe d'Huez,
avec
Jacques Anquetil
en 1952.



L'abri Rajon, sur les hauteurs de l'Alpe d'Huez en 1944
"l'hôpital le plus haut du monde..."
les Américains, des maquisards & l'équipe du Dr Tissot.

in : <http://histoirenoisans.files.wordpress.com/2011/11/brochure.pdf>

"Un Boeing B-24 Liberator part le 19 juillet 1944 de Spinazola (Italie) pour bombarder Munich avec un équipage de 11 jeunes Américains. Après avoir accompli sa mission, il est touché par la D.C.A. (Défense contre les Avions), les dégâts sont très importants... L'appareil n'étant plus gouvernable, ils sautent pensant survoler la Suisse... Quelques centaines de mètres plus loin, le bombardier explose en touchant terre.

Mauvaise surprise, ils sont en France occupée, à Prunières, dans les Hautes-Alpes. Pris en charge par les maquis de la région, ils veulent toujours se rendre en Suisse. Ils sont alors dirigés vers le nord. Par le col du Giberney, ils aboutissent en Oisans.

Mais, c'est la fin du mois de juillet et les Allemands commencent l'encerclement de l'Oisans. Les 11 Américains sont alors affectés à l'hôpital de l'Alpe d'Huez. Le pilote, blessé au moment du crash, en profitera pour se faire soigner."

LE CHANT DES PARTISANS

Anna Marly (musique),
Maurice Druon et Joseph Kessel (paroles)

*"Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?*

*Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes.*

*Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.*

*Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite...*

*C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.
La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère.*

*Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.
Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...*

*Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.
Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place.*

*Demain du sang noir séchera au grand soleil sur les routes.
Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute...*

*Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?"*

2010 : "Clément Brun nous a quitté. "

In :

http://coutumesethistoireenoisans.com/wp-content/uploads/bulletinsPDF/Bull_68.pdf

" Il est né en 1923 à Villard Notre Dame au sein d'une famille de montagnards endurcis dont il était le second enfant.

A 14 ans, il participe à la construction vertigineuse de la "route Joseph Paganon". Il y travaillera pendant 4 ans.

Ancien ouvrier de Merlin Gérin à Grenoble, à sa retraite, il ouvre au Villard un petit restaurant typique avec quelques chambres qu'il baptise "L'Ours Brun", connu dans tout l'Oisans. Pendant toutes ces années sa grande passion fut la montagne et la chasse.

En 1943, au mois de novembre, il a participé à l'évacuation des résistants du hameau de l'Essart, poursuivis par l'armée allemande. Tous, grâce à lui, eurent la vie sauve. Il était présent lors de l'inauguration de la plaque commémorative.

Petit-fils du grand-père Laurent Brun ; ce vieux patriarche, homme attaché à sa terre ingrate avait appris à ses enfants et petits-enfants l'amour du travail et la générosité.

Ils aimaient recevoir dans ce village haut perché.

Un nombreux public de l'Oisans était présent au funérarium de La Tronche.

Nous garderons en souvenir l'image de Clément Brun sur ses vieux jours, avec sa longue barbe blanche héritée de son père.

Il s'est éteint à l'âge de 87 ans."

Cette image
de Villard Notre-Dame vu d'avion(*),
ornait la maison de Clément Brun.

Le rochail.



(*) celui de Henri giraud.

Raoul,
alias Claude Roure,
nous raconte
son week-end
du 13/14 juillet 1978.
en montagne.

Il croyait le passer
en solitaire
dans une cabane modeste
pour aller faire l'ascension
d'un petit "3000."

Mais,
il dut la partager
avec des hommes,
qui n'étaient pas tout à fait
ordinaires.
